



HAL
open science

Le problème du libre arbitre chez Descartes et Spinoza

Demba Gassama

► **To cite this version:**

| Demba Gassama. Le problème du libre arbitre chez Descartes et Spinoza. Education. 2025. <dumas-05368301>

HAL Id: dumas-05368301

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-05368301v1>

Submitted on 17 Nov 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

MÉMOIRE DE MASTER 2

**INSTITUT NATIONAL SUPÉRIEUR DU PROFESSORAT ET
DE L'ÉDUCATION**

Master II MEEF

Mention Second degré - parcours Philosophie

Le problème du libre arbitre chez Descartes et Spinoza

Libre arbitre, volonté, entendement, Panthéisme, Nécessité

Présenté par **Gassama Demba**

Année 2024-2025

Sous la direction de : **Mme A. Morvan**

Date de dépôt du mémoire : le 10 mai 2025

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	3
PARTIE I. DESCARTES - LIBERTÉ COMME AUTODÉTERMINATION DE LA VOLONTÉ.....	5
1 LE DUALISME DE SUBSTANCE COMME FONDEMENT DE LA LIBERTÉ.....	5
2 DÉFINITION DE LA VOLONTÉ ET SON RAPPORT AVEC L'ENTENDEMENT.....	6
3 LES DEGRÉS DE LIBERTÉ : LIBERTÉ D'INDIFFÉRENCE ET LIBERTÉ ÉCLAIRÉE.....	8
PARTIE II. SPINOZA - L'ILLUSION HUMAINE DE LA LIBERTÉ.....	10
1 UN PANTHÉISME FONDÉ SUR L'IDÉE DE NÉCESSITÉ.....	10
2 LA LIBERTÉ DE LA VOLONTÉ EST UNE ILLUSION.....	12
3 LA LIBERTÉ COMME PRÉJUGÉ.....	14
PARTIE III. DEUX CONCEPTIONS IRRÉCONCILIABLES DE LA LIBERTÉ ?.....	17
1 L'INCOMPATIBILITÉ ENTRE LA LIBERTÉ CARTÉSIENNE ET LA NÉCESSITÉ SPINOZISTE.....	17
2 LA CONNAISSANCE COMME UNE FORME DE LIBERTÉ.....	18
3 LIBERTÉ OU NÉCESSITÉ ?.....	19
CONCLUSION.....	21
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	22
RÉSUMÉ.....	23
ABSTRACT.....	24

Introduction

“La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui”, affirme l’article 4 de la Déclaration des Droits de l’Homme et du Citoyen de 1789. Cette déclaration pose une définition apparemment simple et consensuelle de la liberté : elle serait le pouvoir d’agir selon sa volonté, dans la limite du respect d’autrui. Ainsi, cette conception articule volonté (ce que je veux) et pouvoir (ce que je suis en mesure de faire). Être libre, ce serait donc pouvoir faire ce que l’on veut, tant que cela n’empêche pas les autres de faire de même.

Cependant, cette articulation entre vouloir et pouvoir soulève d’importants problèmes. En effet, si la liberté dépend du pouvoir de faire, encore faut-il interroger la nature de ce pouvoir : suis-je réellement capable de vouloir librement ? Ma volonté elle-même n’est-elle pas conditionnée, influencée et déterminée ?

Dans la vie quotidienne, notre liberté paraît sans cesse entravée par des limites extérieures mais aussi intérieures : contraintes sociales, déterminismes biologiques, influences psychologiques ou encore pression des normes culturelles.

Cela nous conduit à remettre en question le libre arbitre, c’est-à-dire la capacité qu’à l’être humain de choisir ses actions en toute indépendance. Le libre arbitre suppose que la volonté puisse échapper aux déterminismes naturels ou psychologiques, et qu’elle soit autonome, c’est-à-dire fondée en elle-même.

Mais si tout est causé, nos choix le sont-ils aussi ? Dans ce cas, notre liberté serait une illusion, et avec elle notre responsabilité morale.

La question centrale devient alors : la liberté humaine est-elle compatible avec les lois de la nature et les déterminismes qui nous affectent ? Être libre, est-ce agir sans contrainte, ou bien agir en connaissance des causes qui nous déterminent ? En d’autres termes, la liberté consiste-t-elle à faire ce que l’on veut, ou à vouloir ce que l’on fait ?

Pour ce faire, nous étudierons deux conceptions opposées : celle de Descartes, pour qui la liberté réside dans un pouvoir de décision autonome, et celle de Spinoza, qui la déconstruit comme illusion issue de notre ignorance des causes réelles qui nous déterminent.

Cette opposition ontologique nous pousse à nous demander s'il est possible de dépasser cette contradiction ou de trouver un point commun entre les deux visions.

Partie I. Descartes - Liberté comme autodétermination de la volonté

1 Le dualisme de substance comme fondement de la liberté

Descartes établit une distinction entre l'ordre de la matière et l'ordre de l'esprit. Il existe une chose étendue (*res extensa*), la matière, dans laquelle les corps sont déterminés par leur figure géométrique et leur mouvement et de l'autre, la chose pensante (*res cogitans*), l'esprit, dont notre esprit particulier (*le cogito*) est une manifestation.

“Et certes l'idée que j'ai de l'esprit humain, en tant qu'il est une chose qui pense, et non étendue en longueur, largeur et profondeur, et qui ne participe à rien de ce qui appartient au corps, est incomparablement plus distincte que l'idée d'aucune chose corporelle.”¹

Ainsi, l'esprit ou la pensée se saisit lui-même en dehors de toute expérience des corps et peut continuer à exister après la mort du corps, puisqu'il n'en est pas dépendant. L'âme, dit-il, est plus aisé à connaître que le corps.

“Je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui pour être n'a besoin d'aucun lieu ni ne dépend d'aucune chose matérielle. En sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait pas d'être tout ce qu'elle est.”²

Selon cette conception dualiste, l'âme, en tant que substance immatérielle, possède le libre arbitre, c'est-à-dire la capacité de se déterminer elle-même sans subir de contrainte extérieure. N'étant pas soumise aux lois naturelles qui gouvernent le corps, l'âme échappe au déterminisme physique et peut ainsi choisir librement ses actions. Elle est capable de vouloir ou de ne pas vouloir, de juger ou de suspendre son jugement, par une décision propre. Pour Descartes, cette liberté de la volonté n'a pas à être démontrée : elle est une évidence immédiate que chacun peut constater par l'expérience.

“Que la liberté de notre volonté se connaît sans preuve, par la seule expérience que nous en avons.”³

¹ René Descartes, *Méditations métaphysique*, méditation quatrième, p. 135

² René Descartes, *Discours de la méthode*, classique Hachette philosophie, p.41

³ René Descartes, *Principes de la philosophie*, art.I.39

Partie I. Descartes - Liberté comme autodétermination de la volonté

2 Définition de la volonté et son rapport avec l'entendement

“Il n’y a que la seule volonté, que j’expérimente en moi être si grande, que je ne conçois point l’idée d’aucune autre chose plus ample et plus étendue [...] Car elle consiste seulement en ce que nous pouvons faire une chose, ou ne la faire pas (c’est-à-dire affirmer ou nier, poursuivre ou fuir), ou plutôt seulement en ce que, pour affirmer ou nier, poursuivre ou fuir les choses que l’entendement nous propose, nous agissons en telle sorte que nous ne sentons point qu’aucune force extérieure nous y contraigne.”⁴

La volonté désigne l’esprit dans sa part active, en tant que ce que lui présente l’entendement est pour lui objet de désir, d’affirmation, de négation, de rejet etc. Elle est une faculté pratique décisionnaire, c’est-à-dire une puissance d’agir, de choisir, de faire ou de ne pas faire. En d’autres termes, la volonté est un processus de détermination de l’action ou de certaines actions. Comment passe-t-on de l’indétermination d’un choix à la détermination d’une décision ? autrement, qu’est-ce qui détermine la volonté ?

Il s’agit ici de distinguer d’une part, la délibération et de l’autre la décision. La délibération, c’est le moment où l’on pèse le pour et le contre. On examine ce qu’on va faire. Ici, le choix de la volonté est indéterminé. La décision, c’est le moment où l’on prend position, c’est-à-dire on fait un choix. Donc, ce qui détermine la volonté, c’est la décision. Le principe de la volonté, c’est de faire ce qui est décidé.

L’entendement est la faculté de concevoir, d’appréhender ou de produire des pensées C’est le pouvoir de comprendre. Il désigne également la capacité réceptive de l’esprit, son aptitude à recevoir des informations (des idées) au sens large, sur des objets, et ce par les trois principaux canaux que sont la sensation, l’imagination, la conception⁵. En d’autres termes, l’entendement est une faculté théorique et délibératrice.

“Car par l’entendement seul je n’assure ni ne nie aucune chose, mais je conçois seulement les idées des choses, que je puis assurer ou nier.”⁶

⁴ René Descartes, *Méditations métaphysique*, méditation quatrième, p. 145

⁵ cf. Denis Moreau, *La philosophie de Descartes*, repères Vrin, p. 89

⁶ René Descartes, *Méditations métaphysique*, méditation quatrième, p. 141

Partie I. Descartes - Liberté comme autodétermination de la volonté

Descartes utilise cette distinction entre entendement (puissance de connaître) et la volonté (puissance d'élire, de décider) pour expliquer la nature et l'origine de l'erreur.

L'entendement est fini et la volonté est infinie. Considérées en elles-mêmes, nos idées ne sont jamais fausses, tant que je n'y adhère pas, elles ne sont qu'un contenu de pensée. Par exemple, une idée imaginaire n'est pas une erreur tant qu'on la considère comme imaginaire.

“Or la principale erreur et la plus ordinaire qui s'y se puisse rencontrer, consiste en ce que je juge que les idées sont en moi sont semblables ou conformes à des choses qui sont hors de moi; car certainement, si je considérais seulement les idées comme certains modes ou façon de ma pensée, sans les vouloir rapporter quelques autre chose d'extérieur, à peine me pourraient-elles donner occasion de faillir.”⁷

L'erreur ou la fausseté se constituent lorsqu'une décision injustifiée est prise sur la nature de l'idée (par exemple lorsqu'on estime qu'elle correspond bien à une réalité extérieure), c'est-à-dire lorsqu'un jugement est porté sur une représentation avant qu'elle ait été conduite à la clarté et à la distinction requises. L'erreur apparaît donc au sens strict comme un préjugé, un jugement porté trop précipitamment, en absence d'évidence.

Ainsi, il est d'autre part de ma responsabilité de bien user de ma volonté. L'erreur dépend donc du mauvais usage que nous faisons de la liberté de notre volonté.⁸

“D'où est-ce donc que naissent mes erreurs ? C'est à savoir cela seul que, la volonté étant beaucoup plus ample et plus étendue que l'entendement, je ne la contiens pas dans les mêmes limites, mais que je l'étends aussi aux choses que j'entends pas; auxquelles étant de soi indifférente, elle s'égaré fort aisément, et choisit le mal pour le bien, ou le faux pour le vrai. Ce qui fait que je me trompe et que je pêche.”⁹

C'est donc parce que ma volonté dépasse les limites de mon entendement, et qu'elle peut porter un jugement même en l'absence de clarté, que l'erreur devient possible. Mais suis-je libre de refuser ce que me présente l'entendement ? Autrement dit, puis-je volontairement ne pas adhérer à une idée claire et distincte ? Pour Descartes, une fois

⁷ René Descartes, *Méditations métaphysique*, méditation quatrième, p.101.103

⁸ Ibid.

⁹ Ibid

Partie I. Descartes - Liberté comme autodétermination de la volonté

L'évidence reconnue par l'entendement, le refus de consentir ne relève plus de la liberté, mais d'une forme d'aveuglement ou de défaut dans la volonté. En revanche, c'est bien dans les cas où l'évidence manque que s'exerce pleinement la liberté de juger ou de suspendre son jugement.

“Or si je m’abstiens de donner mon jugement sur une chose, lorsque je ne la conçois pas avec assez de clarté et de distinction, il est évident que j’en use fort bien, et que je ne suis point trompé; mais si je me détermine à la nier ou assurer, alors je ne me sers plus comme je dois de mon libre arbitre; et si j’assume ce qui n’est pas vrai, il est évident que je me trompe; même aussi, encore que je juge selon la vérité, cela n’arrive que par hasard, et je ne laisse pas de faillir, et d’user mal de mon libre arbitre.”¹⁰

Mais alors, la liberté est-elle indifférence ou choix éclairé ?

3 Les degrés de liberté

Dans cette perspective, Descartes distingue plusieurs degrés dans ce libre arbitre. Le plus bas degré consiste en une liberté d'indifférence où l'on choisit telle chose plutôt que telle autre sans réelle raison.

3.a. L'indifférence ou indétermination de la volonté

“Car, afin que je sois libre, il n’est pas nécessaire que je sois indifférent à choisir l’un ou l’autre des deux contraires ; [...] De façon que cette indifférence que je sens, lorsque je ne suis point emporté vers un côté plutôt que vers un autre par le poids d’aucune raison, est le plus bas degré de la liberté, et fait plutôt paraître un défaut dans la connaissance, qu’une perfection dans la volonté”¹¹.

L'indifférence, c'est l'indécision, l'indétermination du choix, c'est-à-dire l'état d'un esprit hésitant et n'ayant pas encore pris de détermination ni fait un choix. En d'autres termes, l'indifférence, c'est la neutralité dans la volition.

Ce type de liberté se manifeste notamment dans notre capacité à choisir librement alors même que nous n'avons pas, ou que nous avons peu de raisons de choisir, tout comme

¹⁰ Ibid. p.149

¹¹ Ibid

Partie I. Descartes - Liberté comme autodétermination de la volonté

le voyageur égaré dans une forêt et capable de sélectionner une direction alors qu'elles semblent toutes équivalentes.¹²

Cette liberté d'indifférence est donc en un sens une capacité d'agir à l'aveugle, une puissance de choisir n'importe quoi n'importe comment, comme par exemple choisir du vin plutôt que du lait. C'est pourquoi Descartes l'appelle "le plus bas degré de la liberté" et explique qu'elle fait plutôt paraître un défaut dans la connaissance qu'une perfection dans la volonté¹³.

3.b. La liberté éclairée

Dans ce second cas de figure, le choix de la volonté est guidé, éclairé par le vrai ou le bien clairement aperçus. Et ainsi :

"La connaissance [...] bien loin de diminuer ma liberté, l'augmente plutôt et la fortifie. [...] Si je connaissais toujours clairement ce qui est vrai et ce qui est bon, je ne serais jamais en peine de délibérer quel jugement et quel choix je devrais faire, et ainsi je serais entièrement libre, sans jamais être indifférent"¹⁴

Ainsi chez Descartes, la liberté se situe dans la capacité de la raison à nous affranchir de toute influence extérieure. Il s'agirait, pour être libre, de vouloir agir consciemment et librement, sans être contraint par aucune cause extérieure à sa volonté (comme les désirs, par exemple).

Toutefois, une telle croyance en la capacité de la raison à se déterminer elle-même à agir peut être remise en question. En effet, ce que nous croyons être l'œuvre de notre propre volonté, n'est-il pas, en fait, toujours le produit d'autre chose qui la précède et qui la détermine, sans que l'on en soit véritablement conscient ?

¹² Cf. Denis Moreau, *La philosophie de Descartes*

¹³Ibi, p.92.93

¹⁴ Ibid

Partie II. Spinoza - L'illusion humaine de la liberté

Ainsi, pour Descartes, la liberté se manifeste avant tout comme autodétermination de la volonté, fondée sur une distinction entre l'âme et le corps. Cette conception repose sur la capacité de la volonté à choisir indépendamment, selon qu'elle est éclairée par l'entendement. Toutefois, cette vision de la liberté comme pouvoir de choisir ou de se déterminer soi-même sera radicalement remise en question par Spinoza. En effet, ce dernier propose une lecture moniste de la réalité qui conduit à redéfinir la liberté non plus comme libre arbitre, mais comme compréhension de la nécessité.

1 Un panthéisme fondé sur l'idée de nécessité

“Tout ce qui est, est en Dieu, et rien ne peut être, ni être conçu sans Dieu”.¹⁵

Dans cette proposition s'exprime l'immanentisme spinoziste, c'est-à-dire que tout se trouve dans l'unique substance. Par substance, écrit Spinoza :

“J'entends ce qui est et est conçu par soi, c'est-à-dire ce dont le concept n'exige pas le concept d'une autre chose, à partir duquel il devrait être formé.”¹⁶

La substance, c'est l'être en soi, par soi et pour soi. L'être dans son autosuffisance absolue et qui ne dépend pas d'autre chose que de soi, la substance, c'est Dieu. La philosophie de Spinoza est donc un panthéisme, c'est-à-dire, une philosophie d'après laquelle tout ce qui est, tout ce qui arrive, n'est qu'une manifestation ou un effet nécessaire de Dieu.

Ainsi, toutes les choses particulières (les hommes, les animaux etc), sont en Dieu et s'inscrivent dans un enchaînement de cause et d'effet. Ce panthéisme le pousse à poser une nécessité absolue au sein des choses.

“Il n'est rien donné de contingent dans la nature, mais tout y est déterminé à agir par la nécessité de la nature divine à exister et à produire quelque effet d'une certaine manière.”¹⁷

Spinoza identifie Dieu et la nature, Dieu est le tout des choses. Il n'est pas de l'ordre d'une surnature, il est immanent, c'est-à-dire qu'il fait partie intégrante de la nature. Cette

¹⁵ Spinoza, *Ethique* I, prop.15

¹⁶ *ibid.* définition III

¹⁷ *Ibid*, prop. 29

Partie II. Spinoza - L'illusion humaine de la liberté

nature prend deux formes : la nature naturante, productrice du réel et la nature naturée, celle qui est produite.

“Je pense que, par ce qui précède, il apparaît déjà que nous devons entendre par Nature Naturante ce qui est en soi et est conçu par soi, c’est-à-dire, ces attributs de la substance qui expriment une essence éternelle et infini c’est-à-dire [...] Dieu en tant qu’il est considéré comme une cause libre. Mais par Nature Naturée, j’entends tout ce qui suit de la nécessité de la nature de Dieu, autrement dit de chacun de ses attributs, c’est-à-dire tous les modes des attributs de Dieu en tant qu’on les considère comme des choses qui sont en Dieu et qui ne peuvent, sans Dieu, ni être ni être conçues.”¹⁸

Si Dieu est la totalité du réel, l’homme est un mode de cette nature divine et n’est rien supérieur à elle, car, il est soumis aux lois communes de la nature comme les choses. Les modes sont des manières singulières selon lesquelles chaque attribut existe concrètement.¹⁹

“Par mode j’entends les affections d’une substance, c’est-à-dire ce qui est en autre chose, par quoi en outre il est conçu”.²⁰

Les attributs correspondent aux diverses manières dont Dieu (la substance) se déploie. Nous n’en connaissons que deux : l’étendue et la pensée, eux-mêmes infinis. Un attribut, écrit Spinoza, désigne ce que :

“L’entendement perçoit d’une substance comme constituant son essence.”²¹

Ainsi, au sein des choses tout se fait selon les lois nécessaires de la nature divine. Autrement dit, tout être de la nature est un élément du tout et résulte de lui. Et l’homme, dans cette Nature, n’est pas un empire dans un empire, c’est-à-dire qu’il n’occupe pas une place privilégiée que les choses.

“Ceux qui ont écrit sur les affections et la conduite de la vie humaine semblent, pour la plupart, traiter non des choses naturelles qui suivent les lois communes de la nature mais des choses qui sont hors de la nature. En vérité, on dirait qu’ils conçoivent l’homme dans la

¹⁸ *Éthique* I, prop.29, Scolie

¹⁹ Philippe Danino, *La philosophie de Spinoza*, Repères, p.34

²⁰ *Éthique*, déf V

²¹ *Éthique* I, def IV

Partie II. Spinoza - L'illusion humaine de la liberté

nature comme un empire dans un empire. Ils croient, en effet [...] qu'il (l'homme) a sur ses propres actions un pouvoir absolu et ne tire que de lui-même sa détermination"²².

La volonté est-elle réellement libre ou est-elle entièrement soumise à la nécessité naturelle ?

2 La liberté de la volonté est une illusion

“J'appelle libre, quant à moi, une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature; contrainte, celle qui est déterminée par une autre à exister et à agir d'une certaine façon déterminée.”²³

Autrement dit, une chose est libre lorsqu'elle agit selon sa propre nature, sans être contrainte par une cause extérieure. Si elle est déterminée par quelque chose d'autre, elle est alors contrainte. Cette définition présente une dimension paradoxale : elle associe la liberté non à l'absence de toute détermination, comme on le pense souvent, mais à une forme de nécessité intérieure.

Pour Spinoza, la liberté ne consiste pas à choisir arbitrairement entre plusieurs options, mais à agir en suivant ce que l'on est. La liberté ne s'oppose donc pas à la nécessité, mais elle coïncide avec elle, à condition que cette nécessité vienne de notre propre nature. En effet, plus un être est déterminé par lui-même, plus il est libre.

Pour clarifier ce point, Spinoza donne l'exemple de Dieu :

“Dieu, par exemple, existe librement bien que nécessairement parce qu'il existe par la seule nécessité de sa nature. De même aussi Dieu se connaît lui-même librement parce qu'il existe par la seule nécessité de sa nature. De même aussi Dieu se connaît lui-même et connaît toutes choses librement, parce qu'il suit de la seule nécessité de sa nature que Dieu connaisse toute chose.”²⁴

Dieu est l'être absolument libre, non parce qu'il pourrait choisir n'importe quoi, mais parce qu'il existe et agit par la seule nécessité de sa nature. Il ne peut pas ne pas exister, et il

²² *Éthique III*, préface

²³ Spinoza, *Lettre à Schuller, Lettre LVIII*, Jacqueline Russ, *Les chemins de la pensée*, p.177

²⁴ Spinoza, *Lettre à Schuller, Lettre LVIII*, Jacqueline Russ, *Les chemins de la pensée*, p.177

Partie II. Spinoza - L'illusion humaine de la liberté

agit nécessairement en connaissant toutes choses. Cette connaissance n'est pas un choix arbitraire, mais une expression de son essence. Ainsi, plus l'acte découle naturellement de ce que Dieu est, plus il est libre.

Ainsi, la liberté ne consiste pas en un libre décret, c'est-à-dire en un choix arbitraire entre plusieurs options, mais en une nécessité libre. Plus un acte découle nécessairement de la nature de Dieu, plus il est véritablement libre.

“Vous le voyez bien, je ne fais pas consister la liberté dans un libre décret mais dans une libre nécessité.”²⁵

Mais qu'en est-il des choses créées, et en particulier de l'homme ?

“Mais descendons aux choses créées qui sont toutes déterminées par des causes extérieures à exister et à agir d'une certaine façon déterminée. Pour rendre cela clair et intelligible, concevons une chose très simple : une pierre par exemple reçoit d'une cause extérieure qui la pousse, une certaine quantité de mouvements, et, l'impulsion de la cause extérieure venant à cesser, elle continuera à se mouvoir nécessairement. Cette persistance de la pierre dans le mouvement est une contrainte, non parce qu'elle est nécessaire, mais parce qu'elle doit être définie par l'impulsion d'une cause extérieure.”²⁶

Spinoza explique que toutes les choses particulières y compris les êtres humains sont déterminées de l'extérieur. Pour l'illustrer, il prend l'exemple simple d'une pierre qu'on lance : poussée par une force extérieure, la pierre continue son mouvement. Ce mouvement, bien que nécessaire, n'est pas libre, car il est le résultat d'une cause externe. Si la cause du mouvement venait de la pierre elle-même, alors on pourrait parler de liberté. Mais ici, le mouvement est contraint. Spinoza continue ensuite :

“Et ce qui est vrai de la pierre il faut l'entendre de toute chose singulière, quelle que soit la complexité qu'il vous plaise de lui attribuer, si nombreuses que puissent être ses aptitudes, parce que toute chose singulière est nécessairement déterminée par une cause extérieure à exister et à agir d'une certaine manière déterminée.”²⁷

²⁵ Ibid

²⁶ Spinoza, *Lettre à Schuller*, Lettre LVIII, *Philosophie comme débat entre les textes*, Magnard, p.200

²⁷ Ibid

Partie II. Spinoza - L'illusion humaine de la liberté

Ce raisonnement s'applique également à l'homme. Même s'il a la sensation d'agir librement, cette impression peut être illusoire. Spinoza pousse la réflexion plus loin avec une hypothèse originale : imaginons que la pierre devienne consciente. Elle sentirait en elle un effort pour continuer à avancer et croirait qu'elle agit librement. En réalité, elle ignorerait la cause véritable de son mouvement : la main qui l'a lancée. Spinoza en tire une conséquence importante : nous sommes comme cette pierre. Nous avons conscience de nos désirs et de nos efforts, mais nous ignorons souvent les causes réelles qui nous poussent à agir. C'est cette ignorance des causes extérieures qui nous fait croire que nous sommes libres.

“Concevez maintenant, si vous voulez bien, que la pierre, tandis qu'elle continue de se mouvoir, pense et sache qu'elle fait effort, autant qu'elle peut, pour se mouvoir. Cette pierre assurément, puisqu'elle a conscience de son effort seulement et qu'elle n'est en aucune façon indifférente, croira qu'elle est très libre et qu'elle ne persévère dans son mouvement que parce qu'elle le veut.”²⁸

Ce n'est donc pas l'absence de détermination qui fait la liberté, mais une forme de connaissance de la nécessité. Si nous comprenons les causes qui nous déterminent, nous devenons plus libres, parce que nous agissons alors en accord avec notre nature, et non par ignorance. C'est pourquoi, pour Spinoza, le libre arbitre n'est qu'un préjugé.

3 La liberté comme préjugé

“Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent.”²⁹

La liberté, dans le sens courant, désigne la capacité de choisir par soi-même, en dehors de toute contrainte. C'est ce qu'on appelle le libre arbitre, c'est-à-dire la faculté supposée de l'homme à décider librement de ses pensées et de ses actions. Les hommes ont l'impression de posséder cette liberté parce qu'ils sont conscients de leurs appétits, c'est-à-dire de leurs désirs. Cette conscience leur donne l'impression d'être la cause de leurs propres actes.

²⁸ Ibid

²⁹ Ibid

Partie II. Spinoza - L'illusion humaine de la liberté

Cependant, Spinoza oppose à cette vision, une conception déterministe de la nature humaine. Être déterminé signifie que chaque acte, chaque pensée, chaque désir a une cause antérieure qui l'explique, même si cette cause n'est pas perçue consciemment. Selon lui, les hommes ignorent les causes qui les déterminent, c'est-à-dire qu'ils ne perçoivent pas l'enchaînement des causes et de circonstances, à la fois internes (comme les émotions) et externes (comme l'environnement ou les événements passés), qui produisent leur comportement.

Ainsi, ce que les hommes appellent "liberté" n'est en réalité qu'une ignorance des causes réelles de leurs actions. Ils ne sont pas les auteurs libres de leurs choix, mais les effets d'un enchaînement de causes naturelles, comme n'importe quel phénomène du monde.

Pour rendre sa pensée plus concrète, Spinoza mobilise trois exemples :

“Un enfant croit librement appéter le lait, un jeune garçon irrité vouloir se venger et, s'il est poltron, vouloir fuir. Un ivrogne croit dire par un libre décret de son âme ce qu'ensuite, revenu à la sobriété, il aurait voulu taire. De même un délirant, un bavard, et bien d'autres de même farine, croient agir par un libre décret de l'âme et non se laisser contraindre. Ce préjugé étant naturel, congénital parmi tous les hommes, ils ne s'en libèrent pas aisément.”³⁰

Le premier exemple que Spinoza donne est celui du nourrisson qui désire le lait, qu'il utilise pour démontrer que nos désirs ne proviennent pas de notre volonté libre, mais de causes extérieures, comme la faim. Si cet exemple illustre bien que certains désirs sont liés à des besoins physiologiques, il soulève une question : un nourrisson représente-t-il vraiment l'humain dans sa globalité ? Un bébé agit par instinct, sans conscience de soi ni réflexion. Ainsi, réduire la nature humaine à ce type de désir primaire, c'est ignorer la capacité des adultes à faire la différence entre besoin et envie, et à réfléchir avant d'agir. Spinoza semble

³⁰ Ibid

Partie II. Spinoza - L'illusion humaine de la liberté

donc trop simplifier la question en appliquant ce comportement instinctif à l'ensemble de l'humanité.

Le deuxième exemple est celui de l'enfant en colère, qui désire se venger. Ici, Spinoza montre que les émotions peuvent parfois guider nos actions. Cet exemple est plus convaincant, car la colère est une émotion commune et souvent irrationnelle. Il met en lumière la vulnérabilité de l'humain face à ses affects. Cependant, Spinoza néglige la possibilité que l'homme puisse, grâce à l'éducation et à la réflexion, apprendre à maîtriser ses émotions. Dire que l'on est toujours contrôlé par ses affects, c'est ignorer la capacité humaine à se discipliner et à progresser moralement. La colère peut nous dominer, mais elle ne définit pas notre action dans sa totalité.

Le troisième exemple concerne l'homme ivre, qui agit de manière inconsidérée et regrette ses actes une fois sobre. Spinoza l'utilise pour affirmer que, même lucides, nous ne sommes jamais totalement libres. L'ivresse révèle en effet que notre comportement peut échapper à notre volonté. Toutefois, si l'on suit Spinoza jusqu'au bout, cela signifie que l'homme n'est jamais responsable de ses actes, car tout est déterminé. Cette vision extrême met en cause la possibilité même de responsabilité individuelle.

Ainsi, bien que les exemples de Spinoza montrent que l'homme est souvent soumis à des forces extérieures ou intérieures, il est réducteur de conclure que nous sommes toujours déterminés. L'humain possède aussi la capacité de réflexion, ce qui laisse une place à une forme de liberté, même limitée.

Partie III. Deux conceptions irréconciliables de la liberté ?

Après avoir mis en lumière, dans une première partie, la conception cartésienne du libre arbitre comme autodétermination de la volonté, et dans une seconde, la critique radicale formulée par Spinoza contre cette liberté entendue comme indétermination, il convient désormais de confronter ces deux approches. Cette troisième partie propose d'analyser l'opposition fondamentale entre les deux auteurs, tout en explorant les points de rencontre possibles, notamment autour du rôle central de la connaissance dans l'exercice de la liberté.

1 L'incompatibilité entre la liberté cartésienne et la nécessité spinoziste

Descartes et Spinoza développent deux conceptions différentes de la liberté, qui semblent difficilement conciliables.

En effet, chez Descartes, la liberté est conçue comme une propriété fondamentale de l'esprit, une capacité à se déterminer soi-même indépendamment de toute contrainte extérieure. Ainsi, le sujet pensant est libre, parce qu'il peut suspendre son jugement, choisir, et donc exercer sa volonté de manière autonome.

“Au reste il est si évident que nous avons une volonté libre, qui peut donner son consentement ou ne le pas donner quand bon lui semble.”³¹

A l'inverse, Spinoza rejette toute idée d'un libre arbitre entendu comme pouvoir absolu de se déterminer. La liberté humaine, entendue au sens cartésien, n'est pour lui qu'un effet de l'ignorance des causes qui déterminent nos actions.

“Ainsi donc, l'expérience n'enseigne pas avec moins de clarté que la Raison, ce fait que les hommes se croient libres par cela seul qu'ils sont conscients de leurs actions mais ignorent les causes qui les déterminent.”³²

L'homme est conscient de ce qu'il fait, mais il ne sait pas pourquoi il le fait, car sa conscience lui fait croire que c'est sa volonté qui est la cause de ses actions. En réalité, la vraie cause de ses actes lui échappe. Pour Spinoza, la liberté humaine ne consiste donc pas à échapper aux causes, mais à les comprendre.

³¹ René Descartes, *Principes de la philosophie, La philosophie comme débat entre les textes*, Magnard, p.188

³² Ibid, p.199

Partie III. Deux conceptions irréconciliables de la liberté ?

Cette opposition repose sur deux visions métaphysiques incompatibles. D'une part, le dualisme de Descartes, qui postule deux substances distinctes (l'âme et le corps), permettant à la volonté d'agir indépendamment de toute influence extérieure.

D'autre part, le monisme de Spinoza, selon lequel tout procède d'une seule et même substance, Dieu ou la Nature, soumise à un enchaînement causal.

Ainsi, là où Descartes voit dans la volonté un pouvoir souverain, Spinoza n'y voit qu'une modalité particulière d'un ordre nécessaire.

2 La connaissance comme une forme de liberté

Cependant, Spinoza ne nie pas toute forme de liberté. Il la redéfinit en la fondant non plus sur l'indépendance, mais sur la nécessité. L'homme libre n'est pas celui qui agit sans cause, mais celui qui agit selon la nécessité de sa propre nature, c'est-à-dire selon la raison.

“Je dis donc qu'un homme est pleinement libre dans la mesure où il est dirigé par la raison; car c'est dans cette mesure qu'il est déterminé à agir par des causes qui peuvent être adéquatement comprises à partir de sa seule nature.”³³

Être libre, c'est donc comprendre les causes qui nous déterminent et ainsi cesser d'être passif, c'est-à-dire esclave des passions, pour devenir actif, c'est-à-dire guidé par la raison.

“Un affect qui est une passion cesse d'être une passion dès que nous en formons une idée claire et distincte.”³⁴

Un affect est un état émotionnel involontaire qui nous rend passifs. Une passion est une émotion qui nous domine de manière irrationnelle. Ainsi, le passage de la passion à la compréhension, par une connaissance claire de ses causes, permet de sortir de la servitude affective pour accéder à une forme de maîtrise de soi, en d'autres termes, à une véritable autonomie intérieure.

³³ Ibid, p.204

³⁴ Spinoza, *Ethique*, Prop.3, Livre de poche, p.367

Partie III. Deux conceptions irréconciliables de la liberté ?

Dans cette perspective, la liberté devient un effort rationnel de compréhension, fondé sur la connaissance adéquate de soi-même, et non un pouvoir absolu d'affirmation ou de négation. Cependant, cette redéfinition entre en conflit avec la conception cartésienne, où la liberté peut s'exercer même dans l'indifférence, c'est-à-dire le fait de pouvoir choisir sans motif suffisant.

“Car il nous est toujours permis de nous empêcher de poursuivre un bien qui nous est clairement connu, ou d'admettre une vérité évidente, pourvu seulement que nous pensions que c'est un bien de témoigner par là notre libre arbitre.”³⁵

Ainsi, là où Spinoza fait de la connaissance un instrument de libération, Descartes la subordonne à la volonté, qui peut décider librement d'y adhérer ou non.

3 Liberté ou nécessité ?

L'opposition entre Descartes et Spinoza illustre une tension philosophique entre deux conceptions de la liberté : l'une qui l'associe à la volonté et à la responsabilité morale, l'autre qui la conçoit comme une compréhension rationnelle des causes.

En effet, chez Descartes, la liberté est le fondement de la morale, car, sans libre arbitre, il n'y a pas de responsabilité.

“Notre volonté ne se portant à suivre ou à fuir aucune chose selon que notre entendement la lui représente bonne ou mauvaise, il suffit de bien juger pour bien faire.”³⁶

Chez Spinoza, au contraire, la morale traditionnelle cède la place à une éthique de la connaissance et de la joie. La perfection morale ne réside plus dans le choix libre, mais dans l'élévation de l'âme par la compréhension.

³⁵ Descartes, *Lettre au P. Mesland, La philosophie comme débat entre les textes*, p.194

³⁶ Ibid

Partie III. Deux conceptions irréconciliables de la liberté ?

“Plus grande est la joie dont nous sommes affectés, plus grande est la perfection à laquelle nous passons, plus il est nécessaire que nous participions de la nature divine.”³⁷

³⁷Jacqueline Russ, *Les chemins de la pensée*, p.180

Conclusion

En définitive, en étudiant les conceptions de la liberté chez Descartes et Spinoza, nous avons mis en évidence deux visions opposées, mais aussi une convergence importante : celle de la connaissance comme condition de la liberté. D'un côté, Descartes défend l'idée d'une liberté fondée sur l'autodétermination de la volonté, indépendamment de toute contrainte extérieure. Selon lui, être libre, c'est pouvoir choisir en pleine conscience, guidé par un jugement éclairé.

De l'autre côté, Spinoza, avec sa philosophie panthéiste et déterministe, rejette l'idée de libre arbitre et propose une vision de la liberté comme compréhension des causes qui nous déterminent, montrant ainsi que la volonté humaine est soumise à une nécessité rationnelle.

Les deux conceptions semblent difficilement conciliables. En effet, pour Descartes, la liberté repose sur l'indépendance et l'autonomie, tandis que pour Spinoza, elle se réduit à la soumission éclairée aux lois naturelles. Cependant, un point commun existe, dans la mesure où, tous deux insistent sur le rôle de la connaissance dans l'exercice de la liberté. Pour Descartes, cette connaissance est un discernement moral permettant un choix éclairé. Pour Spinoza, c'est la compréhension des causes naturelles qui nous gouvernent, et qui nous rend véritablement libres.

Ainsi, bien que leurs conceptions métaphysiques soient incompatibles, Descartes et Spinoza s'accordent sur un point essentiel : la liberté n'est pas simplement une question de volonté, mais de connaissance. La véritable liberté semble passer par la compréhension des causes qui nous déterminent, que ce soit pour s'en libérer, comme chez Descartes, ou pour en accepter la nécessité, comme chez Spinoza. En fin de compte, leur réflexion nous invite à repenser la relation entre pouvoir, volonté et connaissance, et à nous interroger sur ce que signifie réellement être libre dans un monde soumis à des causes et à des déterminismes.

Références Bibliographiques

Oeuvres classiques

DESCARTES, René, *Méditations métaphysiques*, 1647, présentation par Michelle Beyssade et Jean-Marie Beyssade, Flammarion, Paris, 1992

DESCARTES, René, *Discours de la méthode*, trad, François Guery, coll. Classiques Hachette Philosophie

DESCARTES, René, *Règles pour la direction de l'esprit*, Levrault, Paris, 1826

SPINOZA, Baruch, *Ethique*, trad. Robert Misrahi, Livre de poche.

Corpus et Manuels

MOREAU, Denis, *La philosophie de Descartes*, Repères, Vrin

DANINO, Philippe, *La philosophie de Spinoza*, Repères, Vrin

José Médina, Claude Morail, André Sénik, *La Philosophie comme débat entre les textes*, Magnard

Jacqueline Russ, Clotilde Leguil, *Les chemins de la pensée*

Résumé

Ce mémoire compare les conceptions de la liberté chez Descartes et Spinoza, en questionnant leur compatibilité. Chez Descartes, la liberté est définie comme autodétermination de la volonté, fondée sur le dualisme entre l'âme et le corps, et s'exprime à travers différents degrés, de l'indifférence à la liberté éclairée. À l'inverse, Spinoza voit la liberté comme une illusion, toute chose étant déterminée par la nécessité de la nature divine; ce que l'homme croit libre n'est que l'ignorance des causes qui le déterminent. La dernière partie met en lumière l'opposition entre ces deux conceptions de la liberté, en soulignant leur incompatibilité, tout en montrant que, chez Spinoza, la connaissance des causes peut conduire à une forme de liberté.

Abstract

This thesis compares the conceptions of freedom in Descartes and Spinoza, questioning their compatibility. For Descartes, freedom is defined as the self-determination of the will, based on the dualism between the soul and the body, and is expressed through different degrees, from indifference to enlightened freedom. In contrast, Spinoza sees freedom as an illusion, as everything is determined by the necessity of divine nature; what man believes to be free is merely ignorance of the causes that determine him. The final part highlights the opposition between these two conceptions of freedom, emphasizing their incompatibility, while showing that, for Spinoza, knowledge of the causes can lead to a form of freedom.